

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

JULIEN BENDA	La Jeunesse d'un clerc (I)	261
MARCEL JOUHANDEAU	Deux Récits	291
JEAN GRENIER	L'Orthodoxie contre l'intelligence	298
PAUL MORAND	Samuel Pepys	315
SAMUEL PEPYS	Journal	321
JEAN PAULHAN	Les Fleurs de Tarbes (III).	338

— CHRONIQUES —

Propos d'ALAIN	
Réflexions, par ALBERT THIBAUDET	
Péguy : notes d'un lecteur, par M. SAINT-CLAIR	
Chronique des Romans, par MARCEL ARLAND	

— NOTES —

Romans et Récits. — <i>Mariages</i> , par Ch. Plisnier. — <i>Trains de Vie</i> , par E. Dabit. — <i>L'Homme de Choc</i> , par J. Peyré. — <i>Les Pères</i> , par Jacques Decour. — <i>Le Prisonnier</i> , par Claude Aveline. — <i>Etrange Famille</i> , par Michel Matveev. — <i>La Passeante du sans-souci</i> , par Joseph Kessel	368
La Poésie. — <i>Fronde blessée</i> , par Jean Le Louet	377
Les Essais. — <i>L'Homme est-il humain ?</i> par Ramon Fernandez. — <i>La Crise du Progrès</i> , par Georges Friedmann. — <i>La Guerre dans les Sociétés primitives</i> , par Maurice R. Davie. — <i>Le Bouddhisme, ses doctrines et ses méthodes</i> , par A. David-Neel.	379
Lettres Étrangères. — <i>Trois Russes</i> , par Maxime Gorki. — <i>Supervivant</i> , par G. K. Chesterton. — <i>El Remordimiento</i> , par Fernando Gonzalez	389
Le Théâtre. — <i>Le 14 Juillet</i> de Romain Rolland	396
Revue des Livres - Revue des Revues - Correspondance	

— L'AIR DU MOIS —

<i>Mirage de la Liberté</i> . — <i>Notre Révolution</i> . — <i>Quelque part en Espagne</i> . — <i>Expositions Clot et Springer</i> . — <i>Exposition Lucien Lautrec</i> . — <i>Entre deux chaises</i> . — <i>Six faux sonnets</i> . — <i>Oiseaux Marins</i> . — <i>Rencontre</i> .	
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--



FRANCE : 6 FR.

ÉTRANGER : 7.50

semblance, qui chez lui n'est point défaut, mais puissance poétique. Ses poèmes sont mal connus chez nous. Ils sont remarquables, dans la tradition et le rythme des chansons et des mélopées. Cette veine lui permet d'animer ses contes d'une vie particulière, artificielle et cependant émouvante et forte. Les personnages de Chesterton, toute proportion gardée, ressemblent aux personnages de Dickens : ils finissent par vivre à force d'être imaginés.

Pour qui voudra acquérir une connaissance rapide et plaisante de la morale de Chesterton, et comprendre la nature de son influence, *Supervivant* sera très utile. Moins essentiel que *le Nommé Jeudi*, il pourrait rester comme une des paraboles les plus agréables du début de ce siècle.

RAMON FERNANDEZ

* * *

EL REMORDIMIENTO, par *Fernando Gonzalez* (Arturo Zapata, Manizales, Colombie).

L'écrivain colombien Fernando Gonzalez est doué de la faculté de voir les êtres sous des aspects particulièrement vivants et de nous les montrer ainsi quand il écrit. C'est l'art d'écrire. Il possède de plus un don de sympathie à la fois attendrie et ironique qui, dès les premières lignes, nous rend partiaux en sa faveur. Nous sentons qu'il s'amuse de tout ce qu'il voit ; nous sommes pris : nous nous amusons avec lui, nous devenons ses complices.

Le nouveau livre que Fernando Gonzalez vient de publier est intitulé *Le Remords*.

Le remords est de n'avoir pas couché avec sa bonne pendant que l'auteur était consul de Colombie à Marseille. Le livre n'a pas d'autre sujet : cent soixante-dix-sept pages durant lesquelles Gonzalez ne couche pas avec la bonne. Mais les considérations, les retours sur soi-même, les rapprochements inattendus qui foisonnent dans ce journal, dans ces notes prises sur le vif, sont d'une qualité exceptionnelle. La sincérité de l'auteur n'est pas douteuse ; son ironie vis-à-vis de lui-même fait partie de sa sincérité. Dans les moments les plus passionnés, les plus douloureux, Gonzalez ne peut s'empêcher de sourire en voyant couler ses larmes. Il s'observe, il se tourmente, il se domine...

et il sait bien que l'idée de vouloir suspendre en ex-voto à Notre Dame de la Garde « les petites culottes » de Tony, la bonne, ne provoquera pas chez le lecteur une émotion douloureuse... En fin de compte Gonzalez n'accroche pas les culottes parce que le mistral souffle, qu'il fait froid et que la petite s'enrhumera ; mais, en échange de son sacrifice et de sa velléité d'ex-voto, Gonzalez demande à Dieu de lui accorder la connaissance.

*

Cette prière a dû être exaucée. La connaissance que recherche Fernando Gonzalez, c'est la connaissance de soi-même ; or il se connaît et il nous le fait bien voir.

El Remordimiento, ce petit livre dont le sous-titre est *Problèmes de théologie morale* nous montre un Fernando Gonzalez profondément sensuel, se délectant à sa sensualité, passant soigneusement et amoureusement en revue toutes ses sensations, tous ses sentiments, toutes ses aspirations... au point de ne pouvoir supporter l'idée de supprimer le moindre épisode et d'écrire à son frère qui lui proposait la modification de certains passages : « Tout est essentiel dans mon livre. Si tu supprimes quelque chose, je renonce à la publication. »

Gonzalez se connaît et il a raison de dire qu'au fond il se sent « homme d'église » parce que ce qu'il aime vraiment c'est penser.

Nous voyons Tony, la jeune Alsacienne, son élasticité, « l'incomparable dureté de sa paroi abdominale », sa façon de marcher :

à grands pas, un peu penchée en avant, les coins de son manteau pendant comme chez les soldats allemands qui sont à la fois timides et hardis. Dans sa main un petit parapluie pareil à un grand cigare. Elle me disait que « non » et que mille fois non et qu'elle n'entrerait pas dans l'hôtel et elle y entrat comme les Allemands en Belgique. C'était, en somme, une vierge parfaite, un parfait animal délectable.

Les rencontres avec le puissant animal qu'était la jeune fille, rencontres d'où Tony sortit vierge et Fernando fécondé, gros de ce livre, nous sont contées comme Gonzalez sait conter.

L'auteur déclare : « Je suis né tête mais infidèle » ; c'est parce qu'il est lui-même le perpétuel sujet de ses pensées

que ses romans ne finissent jamais et que son intelligence est toujours en travail.

De retour en Colombie, Gonzalez écrit :

J'ai vu une jeune mulâtre sur le trottoir devant ma maison. Cela m'a fait beaucoup souffrir. Quelle angoisse me causent les jeunes beautés ! Pourquoi ne sont-elles pas miennes ? Je suis très charnel, très charnel et je souffre. Je souffre, mais je médite...

Et plus loin :

Je ne suis pas pour l'amour charnel. J'y suis nul ; un instinct divin m'empêche. Je ne suis pas pour la société (politique, groupements, actions sociales). J'y vaux moins que rien, Dieu m'appelle à grands cris. Depuis mon enfance il m'appelle à grands cris et, quand je me mets à l'écouter, je deviens comme un petit dieu. Je suis né pour le remords.

Et plus loin encore :

D'où il résulte que jamais cette fécondation que les hommes appellent amour n'a été une jouissance pour moi. Premièrement à cause de l'instinct divin si puissant en moi qui me fait agir en tout cela avec un sentiment du péché, et deuxièmement parce que mon sentiment de péché influe sur les femmes qui me disent, comme Tony : « Ne fais pas ça ! »

La femme a été pour moi une désagréable source de tourments mais m'a servi pour les délices de la connaissance. Pour cela j'en sais plus que les autres touchant le péché, la tentation, le remords...

Et cette définition :

Le remords est l'inquiétude qui précède, accompagne ou suit une action.

*

Quelques citations éparses ne sauraient donner une idée de ce singulier petit livre dont le charme est complexe. Les exercices spirituels du jésuite homme d'église y font place, de la manière la plus imprévue, à des hymnes aux forces printanières, au printemps méditerranéen dont s'enivre le poète qui vient d'un pays où le printemps est inconnu ; les réflexions psychologiques les plus subtiles nous ramènent soudain aux dessous de Tony et à l'inconstance de l'auteur. En réalité le sujet du livre est Fernando Gonzalez qui mérite d'être connu.

*

Un trop grand nombre de mots imprimés en caractères gras donnent au texte un aspect inutilement scolaire et l'on peut regretter que le manuscrit n'ait pas été relu par quelqu'un sachant bien le français : cela aurait évité quelques interventions de l'actif petit démon que Valery Larbaud a nommé John le Toréador.

AUGUSTE BRÉAL

* * *

LE THÉÂTRE

LE 14 JUILLET de *Romain Rolland*, représenté par la *Maison de la culture* à l'Alhambra.

L'or et le velours, tout le luxe d'un grand music-hall, tant mieux ! rien n'est trop beau pour ce théâtre du peuple... Mais vraiment cette foule autour de moi, est-ce le peuple ? Costumes de golf, lunettes d'écaille, patine de bronze au visage de l'étudiant campeur, l'étudiante et ses nobles parents, enfin ce je ne sais quoi qui rappelle les couloirs de la Sorbonne et la distribution des prix — je reconnais le public de Jouvet et de Dullin ; bon public, certes, formé aux maîtres par des maîtres, baptisé à jamais par la grande leçon de Copeau. Je suis sûr que tous ici, nous préférerons les fantaisies d'un clown aux tirades hysteriques d'une vedette en tapage adultera ; pourtant cette jeunesse instruite, à mon goût éduquée, ce n'est point le peuple que mon cœur attendait. J'aurais souhaité dans cette salle ceux qui défilaient l'après-midi derrière les banderoles, des ouvriers, d'humbles employés, les facteurs en uniformes, des mitrons et des mécanos, tous ceux pour qui le théâtre est un divertissement d'oisifs, quelque chose d'inaccessible autant que le foie gras et la version latine. Le peuple n'est pas venu ; cette première expérience en sera faussée. A nous la faute ! Nous avons pris la place du peuple.

Raison de plus d'honorer comme il convient le zèle et l'esprit tout fraternels des artistes. L'affiche même, où les noms célèbres n'ont point voulu écraser les autres, signifie discrètement le règne de l'égalité (égalité des salaires aussi, ont annoncé les journaux). Les plus connus resteront comme anonymes, puisqu'il n'y a point de programme ; et si le public les